

Notre Turc : notes d'un infirmier volontaire

Autor(en): **Bonto, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **23 (1915)**

Heft 5

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-548969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Notre Turc

(Notes d'un infirmier volontaire.)

Au commencement de 1913, la mission de la Croix-Rouge allemande à Sofia, dirigée par M. le Dr Kirschner, de Königsberg, disposait de 2 bâtiments: Maitchin Dom (Maternité) et l'école Josif Kovatchef. Les souvenirs suivants ont peut-être un certain intérêt, non seulement parce que le Turc est de nouveau d'actualité, mais aussi à cause de la question des langues dans les hôpitaux de guerre.

Les blessés, que la mission allemande a soignés à Sofia, étaient presque tous des Bulgares, mais, par-ci par-là, il y a eu des représentants des Alliés balkaniques, et aussi quelques Turcs. On m'a parlé d'un Grec qui aurait passé par Maitchin Dom au commencement de la guerre. Le 3 janvier 1913, il s'y trouvait encore deux Serbes et un Turc.

Un de ces Serbes, un gentil garçon, restera toute sa vie idiot, la balle qui l'a blessé ayant touché le cerveau. Il riait tout le temps, riait trop, et ses doigts étaient dans une agitation continuelle. Un de ses gestes habituels était de diriger la main vers la tempe et de la faire glisser par-dessus l'oreille. L'autre Serbe, également d'un esprit enjoué, était prince non-couronné de l'Albanie, grâce à la fantaisie exubérante du jeune docteur francfortois qui le soignait.

Le Turc était mal arrangé; c'était un tout jeune homme, de pas encore 20 ans, originaire de l'Asie Mineure. Il avait reçu trois coups de sabre sur la tête; c'est un des très rares cas de blessures par armes blanches que j'aie vus. En outre, très gravement blessé au thorax, il ne pouvait pas bouger et devait continuellement rester étendu. La figure lugubre de vieux parchemin, avec les os des pommettes très saillants et avec les yeux enfoncés, annonçait depuis longtemps la mort qui, en effet, est venue le délivrer le 18 janvier 1913.

L'école Kovatchef, où j'étais infirmier volontaire, a aussi eu son Turc, à la grande satisfaction de tous ceux qui y avaient soin des blessés. Il arriva dans la nuit du 24 au 25 février, après avoir passé par plusieurs hôpitaux. Pour commencer, on le mit dans la salle de Kotse (soldat bulgare), qui était isolé à cause de l'érysipèle. Ce n'était pas pour infecter le Turc, comme on pourrait le croire, mais pour l'isoler également. Aussi longtemps qu'on ne connaît pas les sentiments des blessés ennemis, mieux vaut être prudent.

Cependant, l'isolement ne nous réussit guère, car les Bulgares étant le peuple le plus curieux de la terre et leurs journaux ne donnant que les versions officielles, l'arrivée de nouveaux blessés fut toujours l'occasion d'interminables interrogations. La venue d'un Turc excita encore davantage la curiosité, et si Kotse avec son érysipèle ne s'était pas trouvé dans la chambre, le lit du Turc serait devenu un lieu de pèlerinage. Dans ces circonstances, nous fûmes obligés de mettre à la porte les importuns.

Moussa, c'était son nom, venait de la ville de Brousse en Asie Mineure. Il avait beaucoup de blessures: au bras, à l'épaule, au dos, à la jambe droite, mais la plupart étaient déjà cicatrisées. Il ne savait pas écrire. Les autorités turques lui avaient dit qu'il allait aux grandes manœuvres! (Qu'y a-t-il de vrai dans cette affirmation? Bien des journaux en ont reproduit de pareilles, mais est-ce qu'il ne faudrait pas y voir une simple excuse de prisonnier de guerre?) Il était bien portant, tout en ayant besoin de béquilles pour marcher; il avait le visage bouffi et rose, prenait de l'embonpoint, était très propre, et je l'aurais trouvé tout à fait sympathique,

sans sa vilaine bouche qui rappelait le fauve. Le 27 février, anniversaire de naissance du tsar Ferdinand, les blessés reçurent un dîner de gala et du vin: Moussa en but, malgré le Koran. Dans le siècle où nous vivons, où trouver encore des croyants sincères et pratiquants?

L'arrivée de notre Ture me donna l'occasion de mettre à l'épreuve la générosité des Bulgares. Moussa aimait bien le tabac (ne dit-on pas: « fumer comme un Ture »?), mais il n'avait pas de quoi rouler une cigarette. Je racontai cela aux blessés bulgares dans les autres salles, en leur demandant d'y pourvoir. J'essayai beaucoup de refus: « Les Tures sont méchants... Ils ont commis tant de cruautés... » Quelques exaltés allèrent jusqu'à dire qu'ils aimeraient mieux lui couper la gorge que de lui donner du tabac. J'obtins cependant trois cigarettes et une vieille tabatière. Je dois ajouter que les Bulgares n'avaient eux-mêmes plus beaucoup de tabac. Les blessés avaient été gâtés au commencement, lorsque les visites aux hôpitaux avaient encore le charme de la nouveauté pour les mondains; à la longue, les blessés furent oubliés.

* * *

Moussa, seul de son espèce, fut bien soigné, non seulement par les membres de la mission allemande, mais encore par les écuruses et les brancardiers bulgares. Plus d'une fois, j'ai vu que Kotse, que la guerre avait rendu borgne, faisait la moue dans l'autre coin de la chambre et lançait, du seul œil qui lui restait, des regards envieux sur ce sacré Ture.

Pour faire la visite médicale à Moussa, notre état-major, qui était composé de quatre personnes (le docteur, la sœur, la dame bulgare pour traduire et l'infirmier), devait encore s'adjoindre une cinquième personne: un soldat bulgare sachant le ture.

Le docteur à la dame bulgare: *Fragen Sie ihn, bitte, ob er irgend welche Beschwerden hat.*

La dame bulgare au soldat bulgare (en bulgare): Il faut lui demander s'il a mal quelque part.

Le soldat bulgare au Ture (en ture): *Avez-vous mal quelque part?*

Le Ture (en faisant force gestes): Je suis bien, je suis bien. Je n'ai pas mal, sauf à la jambe. Là, j'ai mal. Il y a des morceaux d'os là-dedans.

Le soldat bulgare à la dame (en bulgare): Il dit que la jambe lui fait mal, qu'il y a là des morceaux d'os.

La dame veut traduire en allemand, mais le docteur a déjà saisi la pensée du Ture et pose une autre question.

C'était la tour de Babel en miniature. On avait de la peine à ne pas éclater de rire, en regardant tout ce monde autour du lit de fer: la dame affairée, traduisant mieux qu'à l'ordinaire; le blessé bulgare, en chemise, caleçon et mules, confus de son importance et tenant d'une main crispée son manteau d'hôpital pour l'empêcher de tomber en présence d'une société aussi illustre; le Ture amusé de voir toute l'attention dont il est l'objet, circonstancié dans ses réponses; et, enfin, nous, les non-Bulgares, bouche bée devant l'étrangeté de ces deux langues, qui semblent deux spectres nous reprochant notre ignorance.

* * *

Le 8 mars, 11 jours après son entrée à l'hôpital, Moussa fut placé dans la chambre 7, où il trouva immédiatement toute une cour. Ses deux voisins parlaient le ture, celui de droite même très couramment. Plus loin, un troisième blessé, laboureur de son état, le savait aussi.

Moussa le Ture se sentit bientôt à son aise au milieu des Bulgares; il faisait des

exercices de marche dans la chambre, s'appuyant sur une des cannes-souvenir que la Croix-Rouge bulgare avait fait distribuer. De temps à autre, on l'entendait jouer du *Kaval*, flûte en bois. Il ne le faisait pas aussi bien que le vieux Dimitri, le petit berger au front ridé, qui lui prêtait l'instrument, mais en entendant jouer le Ture, on se rendait compte que, dans cette salle d'hôpital, la haine entre ennemis avait momentanément disparu.

Moussa réclamait toujours une opération pour sa jambe dont la plaie ne voulait pas se fermer, ce qu'il attribuait à des esquilles. Les médecins accédèrent à sa demande, et le 17 mars j'aidai à le mettre sur la table et je le vis être opéré. L'opération ne fut guère longue. Grâce à son grand corps sain, il la supporta merveilleusement. J'eus le regret de le perdre comme blessé, car on le garda à Maitchin Dom, où les opérations se faisaient.

Je lui fis de petites visites, et rien n'était plus drôle que d'entendre notre conversation où les mots agissaient non pas par la signification, mais par l'intonation. Car, ayant vu que mes 500 mots bulgares ne m'étaient d'aucun secours auprès de lui qui n'en connaissait que 10, je lui parlais carrément en français: « Eh bien, tête de Ture, ça va-t-il aujourd'hui? Es-tu bien dans ton coin? » Et Moussa de sourire et de me répondre dans sa langue que je savais être belle par les

livres, mais dont je ne comprenais pas une seule syllabe. Cependant, je pus comprendre qu'il aurait préféré rentrer dans la salle qu'il venait de quitter. Je comprenais cela surtout par les gestes dont on ne saurait assez souligner la valeur et l'éloquence et qui faciliteront toujours le soignage des blessés de n'importe quelle langue; à tel point que je proposerais de prendre comme emblème international une main rouge, s'il fallait encore en inventer un.

Lorsqu'un blessé quittait l'hôpital après un séjour d'une certaine durée, il distribuait habituellement quelques cigarettes à ses camarades. Je voulus en faire autant avant le départ de la mission, fixé au dimanche 23 mars 1913. M'approchant de Moussa, je le trouvai assis dans son lit, satisfait d'être débarrassé de ses esquilles et plus rose que jamais, malgré toutes les cicatrices que portait son corps. Moussa, avec sa grosse figure ronde, fut souriant et éloquent comme toujours; il me dit ses regrets très courtoisement et très expressivement, il prit ma main pour la porter à sa bouche, à cette bouche que j'avais tant vilipendée, et me donna une espèce de bénédiction qui me fut claire d'un bout à l'autre, parce que j'en pus saisir un seul mot, le mot *Allah*.

Près de la Collégiale, mars 1915.

W. BONTO.

Nouvelles de l'activité des sociétés

Alliance des samaritains suisses, Comité central. — Séance du 27 février 1915. Les sections suivantes sont admises dans l'Alliance: *Colombier* et environs (jadis section de Boudry), Stein, *Chiasso*, Dübendorf, Thal, Zurich (samaritaines), ce qui porte le nombre actuel des

sections à 303. Depuis 1912 l'augmentation annuelle est de 20 sections environ.

L'assemblée annuelle des délégués aura lieu le 30 mai 1915, à Langenthal.

Les nouveaux statuts de l'Alliance ont été soumis à une première lecture.